

Vivre la catastrophe : structure du vécu, temporalisation et intégration biographique

Anne-Laurence Franzini, Hervé Breton

▶ **To cite this version:**

Anne-Laurence Franzini, Hervé Breton. Vivre la catastrophe : structure du vécu, temporalisation et intégration biographique. InteraXXIons, 2022, LES CATASTROPHES TRAUMATIQUES, 2, pp.43-58. hal-03745238

HAL Id: hal-03745238
https://hal.science/hal-03745238

Submitted on 4 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

VIVRE LA CATASTROPHE : STRUCTURE DU VÉCU, TEMPORALISATION ET INTÉGRATION BIOGRAPHIQUE

Introduction

La catastrophe, par le régime de discontinuité qu'elle instaure (Thom, 1983), se constitue comme une épreuve pour le sujet qui en fait l'expérience. Selon Michel Legrand (1993), la catastrophe constitue une sous-catégorie spécifique d'évènements, en ce sens qu'elle comporte les caractéristiques suivantes : elle fait irruption brutale du dehors, effraction dans l'existence ; elle opère une rupture de trajectoire dans le cours de la vie du sujet ; elle se présente, dans l'immédiateté de son vécu, comme un désastre ou un malheur. Le vécu catastrophique comporte ainsi une structure particulière pouvant être décrite en fonction de paramètres tels que : les niveaux d'intensité de l'épreuve, ses formes d'irruption dans le quotidien, les modes de passage de l'expérience au langage. C'est cette perspective qui est privilégiée par les courants de la recherche biographique et narrative pour penser et examiner les processus de brèches, de ruptures et de transformations existentielles générées par l'événement catastrophique advenant dans le cours de la vie d'un sujet.

La méthode mobilisée ici pour penser une herméneutique de la catastrophe, selon la perspective de la narration biographique, est celle du dispositif Histoire de vie en formation. Le cadre – méthodologique et théorique – du dispositif sera présenté, afin de mettre en exergue la manière dont la narration biographique du vécu catastrophique peut être comprise comme relevant d'une seconde épreuve à franchir. L'article mobilisera une narration en première personne d'un vécu catastrophique et interrogera son mode de composition singulier : des récits distincts mais successifs. L'objet de cet article est d'examiner les procédés ayant participé, dans la situation présentée, au franchissement de l'épreuve narrative, soit à la dicibilité du vécu catastrophique, à sa configuration narrative ainsi qu'à son expression et réception au sein d'un collectif. L'enjeu poursuivi est de poser les jalons d'une méthode qui permettrait d'accompagner le récit de soi à l'épreuve du vécu catastrophique, en intégrant les particularités liées à la structure du vécu et à ses contraintes narratives.

1. Le dispositif Histoire de vie en formation

Le travail narratif, tel que pensé dans le courant des histoires de vie en formation (Lainé, 2004) procède selon trois axes : la temporalisation de l'expérience, la configuration du récit, l'expression de l'histoire au sein d'un collectif. C'est selon ces trois axes que la pratique des

histoires de vie en formation (Breton, 2019) s'organise dans le cadre de séminaires, dont l'objet est de structurer des dispositifs rendant possible l'expression du vécu au sein de collectifs, ces séminaires ayant pour objet d'accompagner le travail narratif en poursuivant une visée herméneutique, à l'échelle individuelle et collective.

Dans le cadre des séminaires Histoire de vie en formation dont la visée est d'accompagner des collectifs d'adultes en formation – professionnel·le·s de l'accompagnement, de l'orientation, du conseil en évolution professionnelle ou de la santé – souhaitant se former aux approches narratives, des ateliers sont proposés qui articulent les moments d'écriture de soi, les phases d'expression et de réception des récits de vie en collectif, le travail de thématisation qui peut porter sur la structure des vécus (intensité, force, contenus sensibles…) et sur les procédés narratifs qui participent de leur dicibilité et de leur historicisation. Il en résulte une dynamique de formation nourrie par les processus de mise en mots de l'expérience, de temporalisation du vécu, d'intercompréhension des dimensions singulières et mutuelles des récits, d'identification collective des dimensions structurelles et structurantes des récits de vie.

Ce travail narratif au sein de collectif de formation s'éloigne sensiblement des groupes de parole à visée thérapeutique. L'enjeu est en effet d'accompagner la mise en récit de l'expérience vécue par chaque narrateur·rice, tout en créant les conditions d'une expression impliquée qui permette un travail d'examen sur les contenus de l'expérience, les procédés narratifs et les processus de compréhension et d'intercompréhension qui en résultent. Le travail de thématisation qui succède à la phase de socialisation des récits ne s'oriente donc pas vers une recherche des causes via des grilles d'interprétation des phénomènes. Ce qui est visé est la compréhension des modalités à partir desquelles l'expérience se donne sous la forme du souvenir, sur les moyens qui permettent à chacun·e d'initier des formes d'expression ouvrant droit à la dicibilité du vécu, sur les procédés de temporalisation en fonction des types de vécu appréhendés, et sur les modes de configuration participant aux processus d'intégration biographique.

Par cette démarche, les structures communes des vécus sont mises au jour, dans une visée de reconnaissance mutuelle et d'intercompréhension réciproque. Ce qui advient alors relève d'une perspective herméneutique : par le passage au langage, l'expérience accède à la communauté. Dans le dispositif Histoire de vie en formation, les vécus trouvent potentiellement

leur place au sein d'une histoire, individuelle – celle du·de la narrateur·rice –, et collective. La charge des événements s'en trouve transformée. Elle est alors intégrée dans l'histoire d'un collectif, dans une histoire qui est celle d'une communauté inscrite dans une époque.

2. Le récit de soi à l'épreuve du vécu catastrophique

Le travail herméneutique résultant de l'activité narrative accompagnée au cours des séminaires Histoire de vie en formation peut être caractérisé à partir de la notion d'épreuve (Breton, 2022, à paraître). Cela est relevé par Baudouin (2010) qui, à partir de la théorie des genres de discours produite par Bakhtine (1979/1984), a développé des travaux sur le régime cinétique des récits biographiques. Selon la théorie de Bakhtine, l'épreuve narrative se trouve régie par trois champs de contraintes. Le premier concerne les ressources langagières dont dispose le·la narrateur·rice, et la structure de la langue à partir de laquelle il·elle porte son expérience au langage. Ce point mérite une attention particulière lorsque l'expérience qui doit être exprimée concerne un événement dont l'intensité a généré un tremblement, voire un effondrement du sol biographique. Ces expériences extraordinaires sont en effet à la fois marquées par l'absence de vocabulaire pour dire, mais également l'absence de genre narratif déjà disponible pour la mobilisation de catégories langagières permettant de convoquer un ensemble de référents qui rendent possible l'expression de l'intensité à la fois sensible, subjective et factuelle du vécu catastrophique.

Le second champ de contrainte relève des modes de composition du récit. Il s'agit ici d'interroger les procédés à partir desquels l'expression trouve sa forme selon la voie narrative. S'ajoute ici aux premiers processus qui relèvent de la mise en mots, un travail de composition qui suppose, selon la théorie de la mise en intrigue structurée par Ricœur (1983), d'agencer de manière synchrone et réciproque deux procédés : la temporalisation de l'expérience et la configuration du vécu. Temporaliser l'expérience, c'est restituer selon une dynamique de succession les faits afin de stabiliser la trame temporelle de l'expérience vécue. Cette opération présente une série de difficultés car elle suppose de sélectionner les faits saillants, de les penser selon une perspective diachronique, de les ordonner dans le temps. Elle prend une tournure très particulière dans le cadre de la catastrophe, car la temporalisation apparaît empêchée par les phénomènes de sidération résultant de la violence de l'événement et des perceptions de dévastation qui l'accompagnent.

Il en résulte alors une abolition de la continuité expérientielle vécue, une déstructuration de la perception diachronique générant la temporalisation tacite des faits vécus, ce qui a pour effet de tordre les dynamiques de configuration du vécu, dont la propriété est d'associer logiquement les faits entre eux pour les signifier et les intégrer dans le récit de soi. Il résulte différentes formes de déflagration de la trame temporelle du sujet, de torsion des processus inférentiels qui sous-tendent les dynamiques d'interprétation du vécu catastrophique. Le récit ne pouvant alors prendre sol sur des faits qui se donnent sans recours au principe de succession, l'expérience catastrophique pouvant alors être sédimentée et retenue sur le mode de la répétition, de l'identique, du même, ramenant alors le sujet à l'immédiateté de l'irruption au lieu de rendre possible l'historicisation de l'expérience (Ricœur, 1990) et l'intégration de l'événement biographique.

Ces processus sont de nature à impacter le troisième champ de l'épreuve, qui relève des formats narratifs et des espaces ouvrant droit à une socialisation du récit. Selon une perspective herméneutique (Dilthey, 1910/1988), l'accomplissement du récit suppose l'expression et sa réception par autrui. Cela demande au·à la narrateur·rice d'intégrer dès les phases d'écriture et de composition du récit des paramètres qui sont tout autant cognitifs, langagiers que politiques : cognitif, car les ressources attentionnelles des narrataires, individuels ou collectifs ne sont pas infinies ; langagiers car le récit en première personne mobilise un vocabulaire dont les registres varient en fonction des contextes d'élocution ; politique car, comme l'a montré Foucault (1972), le social est traversé par des formes de légitimation des discours en fonction des tabous de l'objet, des rituels de la circonstance et des droits conférés.

Penser la narration à partir des champs de contraintes de l'épreuve – mise en mots permettant le passage de l'expérience au langage, mode de composition du récit, formats narratifs légitimés dans l'espace social – permet de structurer de manière éthique et méthodique des dispositifs intégrant les approches narratives pour interroger la structure du vécu catastrophique.

Ce sont ces processus qui sont examinés dans la section suivante, qui présente la narration en première personne d'un vécu catastrophique, celui de l'attentat du 14 juillet 2016

à Nice, composé sous le format de trois récits successifs, ainsi qu'un extrait de l'écrit qui porte sur le vécu généré par le travail narratif au sein d'un collectif[1].

3. Quatre récits en première personne comme données de recherche

Les données mobilisées pour cet article résultent d'une dynamique d'écriture qui s'amorce en mars 2020, soit plus de trois années après l'événement qui fait catastrophe dans le cours de la vie de la narratrice. L'examen proposé dans le cadre de cette étude porte sur les passages de l'expérience catastrophique au langage, sur les modes de composition du récit, et sur les formats narratifs qui rendent possible l'accomplissement du récit et sa socialisation. Structurellement, la narration en personne est traversée par deux dynamiques temporelles : celle du temps vécu par le sujet qui vit l'expérience qui est portée au langage (1), celle de la temporalité de mise en mots du vécu, de la composition du récit jusqu'à sa socialisation (2). Tandis que la ligne du temps vécu est diachronique, régie par le principe du déroulement successif, celle du temps de l'écriture est rétrospective : le sujet qui passe son expérience au langage doit commencer par se remémorer les faits vécus, pour ensuite trouver les mots afin de, graduellement, constituer un texte qui, pour ce qui concerne un vécu catastrophique, trouvera la force de dire, et ainsi de signifier l'expérience éprouvée.

Durant l'activité narrative, la narratrice a été confrontée à la difficulté de croiser ces deux dynamiques temporelles. Cette difficulté est relative à la structure du vécu catastrophique, dont la particularité est de se remémorer au sujet sous la forme d'un afflux diffus et massif de souvenirs, majoritairement sensoriels. Les souvenirs parviennent alors difficilement à se différencier pour s'ordonner au sein d'un trame temporelle. Cette modalité particulière par laquelle les faits vécus sont remémorés est de nature à empêcher la configuration narrative. Le travail effectué pour périodiser le vécu catastrophique s'est avéré propice pour dépasser cet obstacle et stabiliser la trame temporelle. Ainsi, le vécu catastrophique a pu trouver, *via* la composition de récits distincts mais successifs, un format narratif respectant la chronologie du temps vécu, comme le montre le tableau ci-dessous :

[1] Les récits présentés ont été rédigés par Anne-Laurence Halford, dans le cadre d'une participation à des séminaires Histoire de vie en formation.

	Date	Durée du vécu	Thème	Format
Récit 1	14 juillet 2016	2 heures	Vécu de l'attentat	211 mots
Récit 2	15 juillet 2016	12 heures	Vécu du jour d'après	242 mots
Récit 3	29 juillet 2016	5 jours	Vécu de la première déprise	364 mots
Récit 4	12 mars 2020	3 mois	Vécu du travail narratif	285 mots

Tableau 1 : présentation des données narratives

Récit 1 : Vécu de l'attentat

Le premier récit porte sur le vécu de l'attentat lui-même. Il porte au langage le moment d'irruption du moment de catastrophe dans le quotidien, en exposant les circonstances concrètes de l'annonce de l'événement qui vient de se dérouler, la réception de l'annonce provoquant une compréhension associée à la stupeur et l'effroi.

> *« Le 14 juillet en soirée, je dînais avec des amis dans la ville d'Antibes. L'ambiance estivale et festive me procurait un sentiment agréable de détente. Aux alentours de vingt-deux heures, je décidai de partir pour continuer la soirée à Nice. J'étais encore dans la voiture, lorsque mon téléphone sonna. Le prénom d'une de mes amies niçoises apparut à l'écran. A l'instant où j'ai décroché, la ville venait de basculer dans le chaos et la terreur : « Un camion a foncé sur la Prom'. Il y a des corps partout… ». Ces deux courtes phrases, qu'elle prononça d'une voix paniquée, provoquèrent immédiatement en moi un sentiment d'effroi. J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait d'un attentat. J'ai ralenti et je me suis arrêtée sur le bas-côté de la route. Je suis restée figée un temps par l'annonce. Puis, j'ai tourné la clé de contact, sans parvenir à déterminer une direction vers laquelle j'aurais pu me diriger, mais la voiture ne démarrait pas. La batterie venait de lâcher. J'ai appelé des amis qui habitaient non loin afin qu'ils viennent m'aider. Lorsqu'ils sont arrivés, nous avons entendu des bruits ressemblant à des détonations d'armes à feu. Apeurés, nous avons laissé la voiture sur place et nous avons fui en direction de leur logement. »*

Récit 2 : Vécu du jour d'après

Le second récit narre la journée qui suit la catastrophe, celle-ci étant marquée par l'accompagnement des personnes directement impactées par l'attentat, sa fonction étant à cette époque d'intervenir dans le cadre de la cellule d'aide aux victimes. Des perceptions de débordement sont évoquées, provoquées par l'expérience de réception des récits des victimes,

qui contiennent la toute première expression de ce qui a été éprouvé en direct, la veille, lors de l'entrée du camion dans la foule, provoquant alors des dizaines de morts dans des conditions indicibles et impensables.

« La nuit du 14 juillet fut terriblement éprouvante et chargée d'angoisse. L'irruption brutale d'une violence inouïe avait envahi l'espace public. Les sons, les images et les odeurs, ces signes perceptibles de l'horreur, avaient abruptement et massivement contaminé les esprits et meurtri les chairs. Le 15 juillet, au petit matin, les personnes défilaient les unes après les autres devant la Maison pour l'Accueil des Victimes afin d'identifier ou de demander des nouvelles d'un proche. Je reconnus certaines personnes et ressentais la crainte d'apprendre à nouveau une terrible nouvelle. Les regards étaient perdus, les corps tétanisés, les récits glaçants. L'entièreté de mon attention s'était focalisée sur l'écoute et l'accueil des mots qui cherchaient, par leur formation répétitive, à s'extraire de la voix des victimes pour tenter d'endiguer le débordement psychique qui les submergeait. À certains moments, le sentiment d'impuissance m'assaillait. A d'autres, les morceaux fragmentaires de récits de mort qui s'écoulaient comme un flot continu dans mes oreilles me happaient et me donnaient intérieurement l'impression de vaciller. Je ressentais une absolue nécessité de lutter contre un état de sidération qui m'aurait fait faillir face à la responsabilité professionnelle dont je me sentais investie : celle de contenir du mieux qu'il m'était possible l'angoisse diffuse et la détresse extrême des victimes. Face à l'impact de la violence de masse, le contrepoids de la puissante solidarité collective qui s'exprimait dans ce lieu clos et bondé me fit éprouver un sentiment inédit d'appartenance à un lien d'humanité. »

Récit 3 : Vécu de la première déprise

Le troisième récit porte au langage un vécu qui est distant temporellement de deux semaines de l'épicentre de l'événement catastrophique. Il apparaît cependant être le moment de clôture de l'événement en lui-même, la période catastrophique étant dans les récits associée à l'irruption de l'événement, mais également à la mobilisation en tant que psychologue pour la gestion de l'urgence psychologique, cette fonction durant deux semaines. C'est la levée de cette fonction d'urgence qui occasionne la possibilité d'une première déprise, qui se traduit par une fatigue intense, le maintien d'un état d'alerte qui teinte et tend les ambiances.

« *Lorsque le travail de soutien psychologique d'urgence cessa, soit environ quinze jours après l'attentat, je ressentis alors une terrible fatigue et une étrange sensation de vide. Mon*

corps et ma pensée n'arrivaient plus à se mettre en mouvement. Je ne parvenais pas à retrouver les formes de la quotidienneté. Les bruits et le mouvement de la ville m'agressaient. L'apparition de ces manifestations, qui révélaient un état de stress aigu, m'inquiétait. Vaguement, je pressentais qu'il me fallait trouver un moyen de sortir de cette situation. Un soir, en regardant mon téléphone, l'appel d'un ami togolais au lendemain de l'attentat me revint en mémoire. La réminiscence de sa voix fit ressurgir des souvenirs plaisants de mes séjours au Togo. Instantanément, il me vint à l'esprit d'y aller. Cinq jours après, mon départ était programmé.

Avant le départ, j'avais décidé de me rendre chez le médecin afin de me faire prescrire un antipaludique. Dans la salle d'attente, le bruit du ventilateur en marche me semblait insupportable. J'espérais que l'attente ne soit pas trop longue pour ne pas avoir à subir la tension interne que ce bruit, habituellement anodin, provoquait dans mon corps. Soudain, un homme alcoolisé ouvrit la porte d'entrée. À ce moment-ci, le médecin sortit de sa pièce. Avec insistance, l'homme lui demanda de le recevoir sur-le-champ. Le médecin refusa. L'homme le traita de "sale juif". Je me suis levée et je suis sortie en précipitation. Dans l'instant, il m'était impossible d'être à nouveau témoin d'une violence. Arrivée à l'aéroport de Lomé, je retrouvais des amis de longue date. L'accueil fut chaleureux. Malgré l'agitation ambiante de la capitale, je ne ressentais plus de tension interne à la perception des bruits. Durant mon séjour, je partis me reposer à Badou, ville que j'appréciais particulièrement. J'y retrouvais une grande sérénité. Je redécouvrais le plaisir de contempler les couleurs vives de la terre et la végétation verdoyante de la région des plateaux, de ressentir la fraîcheur et d'écouter le bruit des chutes d'eau au bord de la cascade d'Aklowa. Le séjour se termina, chargé de l'émotion vive éprouvée lors des habituels au revoir à l'aéroport. À mon retour en France, je commençais à retrouver une certaine forme de quotidienneté. »

Récit 4 : Vécu du travail narratif

Le quatrième récit résulte d'un travail d'écriture réalisé près de trois années plus tard, en vue d'une socialisation du récit de soi qui intègre le moment catastrophique.

« *La temporalité, celle de l'après-coup, est venue former comme une sorte de conduit permettant l'écoulement et la dilution de la surcharge sensorielle que les souvenirs perceptifs de cet évènement comportaient. Néanmoins, il a fallu presque quatre ans pour que l'espace mémoriel de l'évènement, qui avait été saturé par un vide trop plein, s'ouvre à la narration, par le truchement du travail commun engagé en formation autour de la ligne*

de vie. Dans mon intériorité, il n'y avait aucune place pour le doute : cet évènement était l'un des plus marquants, des plus bouleversants de mon existence. Néanmoins, aucun espace social m'avait précédemment donné à penser qu'il m'était possible de l'évoquer, et encore moins de vouloir y partager ce qui me semblait constituer dorénavant une part de mon intimité. L'évènement, dans son expérience subjective, était resté dans le silence, probablement dans l'attente d'un espace où le dire puisse advenir. Le séminaire Histoire de vie en formation devint le lieu d'actualisation du vécu de l'évènement, à partir d'une expression personnelle mobilisée au sein d'un collectif. A partir de ce point d'amorce, l'évènement trouva un nouvel ancrage, celui du récit de soi. Dorénavant, l'évènement n'appartenait plus seulement à l'espace du collectif dans lequel il avait trouvé à se dire sous la forme du "on", en marge de ceux qui n'en avait pas fait l'expérience, ni uniquement à celui de l'espace intime dans lequel il s'était constitué comme vécu subjectif intense, gardé secret. Il appartenait dorénavant à un espace, pour moi inédit, au sein duquel la création d'une forme de solidarité était venue soutenir et légitimer l'expression de mon vécu qui trouvait alors à se dire sous la forme du "je", pour se penser dans et avec une communauté. »

4. Temporalisation de l'expérience catastrophique

La temporalisation du vécu de l'évènement catastrophique *via* un travail de périodisation donne lieu à une narration composée sous la modalité de récits successifs se rapportant à un même vécu de référence, et dont le contenu se révèle par une perspective expérientielle et longitudinale. Par le travail de configuration narrative, la dimension expérientielle du vécu catastrophique est mise au jour. Un examen des formes temporelles (Demazière, 2007) – enchainements et dénouements temporels –, et des régimes cinétiques (Baudouin, 2010. Genette, 2007) – dynamique de ralentissement ou d'accélération du temps narré du récit – constitue une entrée pertinente pour appréhender les procédés de temporalisation par lesquels le vécu expérientiel se donne.

C'est ce qui est présenté ci-dessous, via l'examen des contenus expérientiels mis au jour dans chacun des trois récits, cette mise au jour étant dépendante de la cinétique du texte dont la propriété est de produire des effets d'oscillation entre deux régimes ; celui de la description phénoménologique et celui de la narration biographique (Breton, 2020a). En d'autres termes, et sans nier l'importance de possibles critères complémentaires, tels que les facteurs d'ordre ou

de fréquence proposés par Genette (1972), l'analyse des récits s'organise en fonction des matériaux expérientiels configurés dans le récit, selon des procédés oscillant entre ceux relevant de la description détaillée et ceux permettant la restauration de la durée (Breton, 2020b). C'est à partir de ces facteurs que l'analyse est produite dans les paragraphes et sections qui suivent, ces facteurs d'analyse ne pouvant cependant faire l'objet d'une thématisation complète dans le cadre de cet article.

Le premier récit délimite l'instant décisif d'entrée dans la catastrophe. Les modifications survenues dans le rythme temporel mettent au jour le vécu expérientiel de l'entrée dans la catastrophe comme effondrement brutal de l'évidence du monde naturel (Schutz, 1971), immersion dans un monde incertain et menaçant, provoquant une perte de l'agentivité, qui se révèle dans des états de sidération et de panique. Si le récit délimite le début du moment d'entrée dans la catastrophe, il n'en précise pas la fin. Le dénouement temporel ouvre vers un horizon inconnu, dont les perspectives restent floues, vecteur de l'entrée dans un moment de crise.

Le deuxième récit ouvre sur le moment de crise collective, survenue immédiatement après la catastrophe. La densité du contenu expérientiel mise au jour sous le mode descriptif, produit une décélération massive du rythme temporel du récit, qui ne subit aucune variation rythmique du fait d'une réduction drastique du nombre de faits relatés. Les strates du vécu (Petitmengin, 2006, 2010) : sensible, perceptif, proprioceptif et impressionnel, se révèlent dans la mise en mots, sous une forme sédimentée. Le récit, surplombé par le type textuel de la description, et vidé de sa mise en intrigue, met au jour la structure du vécu de la crise comme suspension du temps, « brèche dans l'intervalle entre le passé révolu et l'avenir infigurable » (Arendt, 1961/1972). Le vécu (impression de vacillement) révèle l'instabilité générée par la crise, comme moment critique où tout peut basculer, la notion de danger qu'il comporte (lutte contre un état de sidération), et la tension qu'il génère pour maintenir la force vitale. Le récit évoque le moment de crise, sans le circonscrire véritablement. Ici le dénouement temporel n'est pas connu. Il est rendu impossible sans la narration d'un fait. Néanmoins, le dernier vécu sensible décrit (sentiment inédit d'appartenance à un lien d'humanité) laisse entrevoir l'amorce d'un point d'infléchissement du côté du vivant.

Enfin, le troisième récit délimite le moment vécu du retour à la quotidienneté. Le récit, débute au moment de l'arrêt de l'activité professionnelle, depuis laquelle la narratrice avait à vivre le moment de crise collective, survenue après l'attentat. L'effondrement des forces vitales

(fatigue, manifestations symptomatiques) met au jour le difficile travail de recomposition avec le monde de la vie (Husserl, 1954/1976) et la remobilisation d'habitus qu'elle demande. La mise en intrigue, qui réinsuffle une cinétique au récit, met en évidence les faits qui se sont révélés déterminants dans la reconstruction d'un quotidien. Dans ce récit, l'expérience du voyage, comme mouvement d'extraction et d'immersion dans l'ailleurs, produit une transformation qualitative du vécu et mobilise une dynamique par laquelle le retour à une forme de quotidienneté devient possible.

5. Épreuve de vie et épreuve narrative : temporalités et synchronicités

La configuration du vécu, sous une forme narrative, permet le passage au langage des effets éprouvés lors de l'irruption de l'événement, et le déploiement du retentissement dans le temps, ce que l'examen portant sur les procédés de temporalisation des trois récits relatifs un même vécu de référence, à savoir celui du vécu catastrophique, a pu relever.

Le mode de restitution du corpus, *via* la présentation de quatre récits successifs, ordonnés chronologiquement, constitue une opération permettant d'ordonner temporellement les effets de déploiement éprouvés du fait de l'irruption de l'événement. C'est donc par l'examen de l'activité narrative, dont il a été précisé au début de ce texte qu'elle s'opère dans le cadre des champs caractéristiques d'une épreuve – passage de l'expérience au langage, composition du récit, intégration du format narratif dédié à l'expression – que les effets de déploiement associés au vécu de l'épreuve sont appréhendés.

5.1. Le passage de l'expérience au langage

Ce premier champ concerne la dicibilité du vécu de la catastrophe. Le premier récit mobilise un registre de vocabulaire descriptif et factuel. Le vécu de l'urgence semble rendre nécessaire le maintien strict d'une expression fondée sur l'appréhension des faits, tels qu'ils se donnent, de manière diachronique. Le vocabulaire mobilisé lors du deuxième récit change ensuite de registre, tout en intégrant pour ce qui concerne les contenus, des moments qui se donnent comme saillants, ces moments une fois dits étant associés à des perceptions ressenties, des états internes, des processus intenses d'immersion dans des ambiances (Bégout, 2020), l'ensemble étant décrit selon un mode tonal diffus, mêlant des perceptions d'épuisement et de quasi-débordement. Le troisième récit marque de nouveau un changement de registre, les faits redevenant présents dans la narration, leur ordonnancement réinsufflant une cinétique au récit, le contenu étant marqué par le départ et l'ailleurs, venant ainsi signer un moment de passage et

un geste de déprise. Le quatrième récit est ensuite d'un tout autre registre puisqu'il propose un retour réflexif sur la période qui s'est écoulée depuis l'évènement catastrophique jusqu'au moment où le vécu ressurgit sous la forme du souvenir, en vue de sa socialisation. Le rapport entretenu par la narratrice avec ses contenus apparaît transformé du fait de l'écriture de soi générée par un atelier narratif, dans le cadre d'une formation mobilisant les histoires de vie.

5.2. La composition narrative

Le niveau d'intensité du contenu expérientiel se révèle, dans le premier récit, essentiellement sous un mode descriptif. Les descriptions succinctes mettent au jour le changement brutal de type de vécu qu'engendre l'irruption de la catastrophe dans le quotidien. Ce mode descriptif apparaît propice pour, tout en restant au plus près de la donation du vécu, contenir les effets d'envahissement et de débordement au cours de la mise en mots. Le mode de composition du second récit évolue, devenant hybride entre la description et la narration, l'écriture témoignant d'effets d'envahissement qui produisent des ruptures dans le déroulement du temps vécu, permettant ainsi de rendre compte des effets de retentissement marqués par l'imprégnation ambiantielle, le jaillissement de contenus (visages, sons, mouvements…) se donnant de manière discontinue et anarchique, selon des modes tonals parfois extrêmes, massifs ou diffus. Malgré la force des événements éprouvés, la narratrice parvient à maintenir le déroulement diachronique au cours du récit, témoignant ainsi de la préservation de l'agentivité au cours de l'épreuve. Cette agentivité se trouve affirmée dans le troisième récit, qui est composé *via* le régime de la narration biographique, donc articulé à partir de faits énoncés, situés, et agencés dans le texte selon une approche chronologique. C'est cette agentivité qui est réaffirmée dans le quatrième récit, non plus sur le mode de l'affirmation d'un sujet en capacité de s'extraire de l'événement et de ses effets enveloppant pour le quotidien, mais en tant que l'événement pouvant trouver une place dans l'histoire, par intégration biographique.

5.3. Le format narratif

Le quatrième récit marque le début du travail d'intégration biographique *via* la narration de ce vécu catastrophique. Ce travail d'intégration comporte plusieurs phases, dont les premières peuvent être identifiées à partir du moment où, dans le cadre d'ateliers narratifs, un travail de temporalisation de l'expérience s'opère. Durant cette activité essentiellement centrée sur les opérations de temporalisation de l'expérience, de premières remémorations sont générées, celles-ci étant contenues par la visée du travail réflexif qui est orientée vers la restauration de la succession des faits advenus dans l'histoire. Deux autres processus participent

également du travail de contenance : l'un porte sur les opérations de sélection des faits vécus, l'ensemble ne pouvant trouver place dans la trame narrative du récit de soi, l'autre résultant de l'horizon marqué par la socialisation du récit, ce qui conduit la narratrice à devoir délibérer sur les faits qui sont intégrés au récit, sur la manière dont ils devront ou pourront être dits, soit sur leur caractère dicible et socialisable.

Conclusion

La démarche conduite et exposée dans ce texte relève d'une herméneutique de la catastrophe, celle-ci étant pensée selon une perspective biographique. La perspective herméneutique avancée conjugue en effet les opérations de temporalisation et de configuration du vécu au cours de l'activité narrative, qui fonde la théorie de la mise en intrigue pour Ricœur (1983). L'accent mis sur la temporalisation, *via* un travail de périodisation du vécu, tel que cela est rendu manifeste par les quatre récits présentés successivement, caractérise une perspective pour l'examen des processus de compréhension et d'intégration du vécu catastrophique. À l'abri du travail d'interprétation, la temporalisation du vécu s'organise à partir de l'identification, de la sélection et de l'ordonnancement des faits vécus, ces opérations ayant pour effet de contenir la narration à la structure temporelle et de préfigurer les données en vue d'une relecture propice à une élaboration factrice de reconfiguration du sens.

Il résulte de cette perspective une méthode qui intègre les particularités liées aux contraintes de l'épreuve narrative, telles qu'elles se révèlent dans le cadre spécifique de la narration d'un vécu catastrophique. Cette méthode peut être résumée de la manière suivante : priorisation d'une appréhension temporelle des faits vécus pour l'engagement du travail d'examen et d'interrogation des dimensions configurées de l'expérience, temporalisation visant la restauration de la succession dans l'agencement des faits, cet agencement devenant le processus central du travail de composition. Le travail de composition du récit s'avère particulièrement difficile du fait de l'abolition de la continuité expérientielle et de la déstructuration de la perception diachronique des faits vécus engendrées par la structure même du vécu catastrophique. L'attention portée au travail de périodisation du vécu constitue alors une modalité propice à la restauration d'une dynamique d'ordonnancement des faits vécus et remémorés au sein d'une trame temporelle.

Selon cette perspective, le travail de stabilisation de la trame temporelle du récit génère des effets à la fois sur les dimensions dicibles de l'expérience catastrophique, et sur son

intégration biographique. C'est ce qui a été montré dans cet article : l'ordonnancement temporel du vécu catastrophique *via* la périodisation permet de contenir la modulation des modes d'expression, d'accompagner le devenir dicible de l'expérience, et d'ouvrir des espaces de socialisation pour ces récits dont la force permet la reconnaissance mutuelle des sujets initiés par l'épreuve. Enfin, l'examen des procédés par lesquels le·la narrateur·rice parvient à réduire le tranchant (Ricœur, 1991) de l'événement catastrophique *via* le travail de composition narrative constitue une voie d'accès propice à l'intercompréhension mutuelle des formes de remaniements générés par le travail narratif.

BIBLIOGRAPHIE

ARENDT, H. (1961), *La crise de la culture, huit exercices de pensée politique*. Paris : Gallimard, 1972 (P. Levy, trad.).

BAKHTINE, M. (1979). *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard, 1984 (A. Aucouturier, trad.).

BAUDOUIN, J.-M. (2010). *De l'épreuve autobiographique*. Berne : Peter Lang.

BÉGOUT, B. (2020). *Le concept d'ambiance. Essai d'éco-phénoménologie*. Paris : Seuil.

BRETON, H. (2019). Vitalité des formations par les histoires de vie. Dans M.-C. Bernard, G. Tschopp et A. Slowik (dir.), *Les voies du récit : pratiques biographiques en formation, intervention et recherche* (p. 13-27). Québec : Éditions Science et bien commun.

BRETON, H. (2020a). L'enquête narrative : entre description du vécu et configuration biographique. *Cadernos de Pesquisa*, Vol.50, n°178, 1138-1156.

BRETON, H. (2020b). L'enquête narrative, entre détails et durée. *Education permanente,* 2020/1, 222, 173-180.

DEMAZIÈRE, D. (2007). Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ? *Bulletin de méthodologie sociologique*, 93, 5-27.

DILTHEY, W. (1910). *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*. Paris : Cerf, 1988 (S. Mesure, trad.).

FOUCAULT, M. (1972). *L'ordre du discours.* Paris : Gallimard.

GENETTE, G. (1972). *Figures III*. Paris : Seuil.

GENETTE, G. (2007). *Discours du récit*. Paris : Seuil.

HUSSERL, E. (1954). *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Paris : Gallimard, 1976 (G. Granel et J. Derrida, trad.).

LAINÉ, A. (2004). *Faire de sa vie une histoire*. Paris : Desclée de Brouwer.

LEGRAND, M. (1993). *L'approche biographique*. Paris : Desclée de Brouwer.

PETITMENGIN, C. (2010). La dynamique préréfléchie de l'expérience vécue. *Alter*, *18*, 165-182.

PETITMENGIN, C. (2011). Le dedans et le dehors : une exploration de la dynamique pré-réfléchie de l'expérience corporelle. *Travail et Apprentissages*, 7, 105-120.

RICŒUR, P. (1983). *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique*. Paris : Seuil.

RICŒUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.

RICOEUR P. (1991), La mesure de l'événement, *Raisons pratiques*, 2, 51-52.

SCHÜTZ, A. (1971). *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Klincksieck.

THOM, R. (1983). *Paraboles et catastrophes*. Paris : Flammarion.

Anne-Laurence FRANZINI, Hervé BRETON
EA7505-EES, Education Ethique Santé, Université de Tours, France

Résumé

L'objet de cet article est d'appréhender le vécu catastrophique et les processus de brèches, de ruptures et de transformations existentielles qui en résultent, à partir du point de vue du sujet qui en fait l'expérience. L'approche qui est privilégiée ici pour penser une herméneutique de la catastrophe, à l'échelle individuelle et collective, est celle de la narration biographique, telle qu'elle est pensée par le courant des histoires de vie en formation. L'étude présente une narration en première personne d'un vécu catastrophique, sous la forme de récits successifs, composés et socialisés dans le cadre de séminaires Histoire de vie en formation. L'examen des récits qui est proposé porte sur les procédés qui participent à la dicibilité du vécu catastrophique, à sa configuration narrative et à son expression/réception au sein d'un collectif. L'enjeu ici est de caractériser les procédés qui concourent à l'accomplissement de l'épreuve narrative et de formaliser les formes de remaniements générés par la narration biographique.

Abstract

The purpose of this article is to understand the catastrophic experience and the resulting processes of breaches, ruptures and existential transformations from the point of view of the subject who experiences it. The approach that is preferred here for thinking about a hermeneutic of the disaster, on an individual and collective scale, is that of the biographical narrative, as it is thought of by the current of life histories in training. The study presents a first-person narrative of a catastrophic experience, in the form of successive narratives, composed and socialized within the framework of Life History in Training seminars. The proposed examination of the narratives focuses on the processes involved in the sayability of the catastrophic experience, its narrative configuration and its expression/reception within a group. The aim is to characterize the processes that contribute to the accomplishment of the narrative ordeal and to formalize the forms of reworking generated by the biographical narrative.